



Les ambiguïtés du jeune Józef Poniatowski

Stanislaw Fiszer

► To cite this version:

Stanislaw Fiszer. Les ambiguïtés du jeune Józef Poniatowski. Soirée consacrée au Prince Joseph Poniatowski Maréchal de France (1763-1813), Bibliothèque polonaise de Paris, Oct 2013, Paris, France. hal-03217476v2

HAL Id: hal-03217476

<https://hal.science/hal-03217476v2>

Submitted on 5 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les ambiguïtés du jeune Józef Poniatowski

Stanisław FISZER
Université de Lorraine

Le culte du prince Józef Poniatowski, encore vivace dans la Pologne de l'entre-deux-guerres, aujourd'hui s'est considérablement estompé. Dans un sondage fait par l'hebdomadaire *Polityka*, à la fin des années 90 du XX^e siècle, les Polonais ont cité 104 héros de l'histoire nationale parmi lesquels se trouvait Józef Poniatowski, mais il ne figurait pas parmi les 25 premiers personnages le plus souvent cités par au moins 1% des personnes sondées. Il a été devancé par Tadeusz Kościuszko (26,3%) et le général Jan Henryk Dąbrowski (1,3%).

Abstraction faite des sondages, peu nombreux sont les Polonais qui connaissent la biographie de notre protagoniste. Pour la plupart, celui-ci évoque vaguement un cavalier, probablement un officier napoléonien, qui sur un cheval fougueux se jette dans une rivière dont le nom n'est pourtant que rarement connu. Très peu de Polonais cultivés savent que le prince Józef n'est pas né à Varsovie où se trouve son monument, mais à Vienne, d'un père polonais, Andrzej Poniatowski, frère du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et général dans l'armée autrichienne, et d'une mère austro-tchèque, Thérèse Kinsky, dame d'honneur de l'impératrice Marie-Thérèse.

La relégation du prince Józef au second plan dans le Panthéon national, s'explique en partie par le changement de la situation politique de la Pologne, pays devenu entièrement libre et n'ayant apparemment plus besoin de héros incarnant l'identité nationale menacée. Cependant une éclipse relative de ce héros-guerrier s'explique également par le manque d'une force politique et sociale prête à entretenir son culte. Dans l'entre-deux-guerres c'est surtout le camp des pilsudskistes qui cultivait la mémoire de Józef Poniatowski. Józef Piłsudski, lui-même admirateur de Napoléon, construisait son propre mythe avec

les éléments sélectionnés de la légende napoléonienne, dont la figure du prince Poniatowski, maréchal de France, constituait une pièce maîtresse.

La biographie *Książę Józef Poniatowski* [*Le Prince Joseph Poniatowski*] de Szymon Askenazy, publiée en 1904, a, d'ailleurs, bien contribué à cette glorification du héros de Leipzig. Cet ouvrage qui frôle par endroits une hagiographie et représente l'école néoromantique, a rencontré une critique d'historiens de l'école positiviste, comme Tadeusz Korzon. Adam Skalkowski, du reste l'élève d'Askenazy, a publié, en 1913, une autre biographie du prince Joseph, beaucoup plus impartiale que celle de son maître, tout en donnant la préférence à un autre héros de l'époque napoléonienne, Jan Henryk Dąbrowski, organisateur des légions polonaises en Italie.

Ainsi, malgré la légende qui a entouré Józef Poniatowski en Pologne, les opinions sur lui dans l'historiographie polonaise sont partagées. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, les premières critiques à l'encontre du prince sont formulées par ses anciens compagnons d'armes, dès avant son adhésion au camp de Napoléon. La plus virulente, voire diffamatoire, est celle du général Józef Zajączek qui, en 1797, fait publier à Paris une *Histoire de la révolution de Pologne en 1794* ; mais le prince est aussi sévèrement jugé par Dąbrowski dans sa *Contribution à l'histoire de la dernière insurrection*, écrite en allemand, ainsi que, plus tard, par Tadeusz Kościuszko.

Dans la Pologne populaire, à l'époque stalinienne, la légende napoléonienne est rejetée aussi bien par les marxistes que par les néo-positivistes, principalement pour des raisons politiques, même si les uns et les autres évoquent parfois le caractère « progressiste » des transformations sociales en Pologne accélérées par Napoléon. Pourtant, à partir des années soixante, nous observons un regain d'intérêt pour l'épopée napoléonienne en général, pour Józef Poniatowski en particulier. Dès 1974, on réédite sa biographie d'Askenazy préfacée par le spécialiste de Napoléon, Andrzej Zahorski. En même temps, les historiens cherchent à situer le personnage dans un large contexte politique et

social de l'époque. Dans *Bratanek ostatniego króla* [Le neveu du dernier roi, 1983], Stanisław Szenic met l'accent sur les talents militaires du prince, alors que Jerzy Skowronek, l'auteur d'une autre biographie dont le tirage, dans les années 80 a atteint 150 000 exemplaires, tous vite vendus, brosse une image nuancée du héros national.

Certains historiens construisent l'image de ce dernier en opposition à celle de son oncle Stanislas-August Poniatowski. Cette comparaison est avantageuse tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre : Askenazy préfère manifestement le prince au roi, Jean-Fabre qui pourtant réhabilite la mémoire de Stanislas-Auguste dans sa monographie sur lui et l'Europe des Lumières, ne fait que perpétuer le portrait antinomique : « le vieil homme flétri par la vie – dit-il – hésitant et timoré, et le jeune héros à l'esprit simple et au cœur droit ». Différents par leur âge et leurs tempéraments, l'un serait un homme des Lumières, l'autre un romantique. Chez d'autres écrivains encore cette opposition se double de celle entre deux neveux du roi : Józef et Stanisław : « Différent en tout de son cousin germain Stanislas – dit Claude Pasteur dans *Le Roi et le Prince. Les Poniatowski. 1732-1812* (1976) – Joseph se révélait aussi impulsif et enthousiaste que l'autre était méthodique et réfléchi. L'un aimait la guerre, l'autre la paix ».

Sans vouloir mettre en doute cette approche binaire et antithétique des Poniatowski en question, il faut noter que le prince Józef grandit à l'époque charnière, dans les milieux qui représentent à la fois la culture des Lumières et les nouvelles tendances préromantiques. À Vienne, il reçoit une éducation typiquement aristocratique et cosmopolite : il a trois précepteurs, de trois nationalités différentes, soigneusement choisis par Stanislas-Auguste Poniatowski lui-même qui, après la mort prématurée d'Andrzej Poniatowski, considère son neveu comme son fils adoptif. Parmi ses précepteurs il y a le Français Hannequin qui apprend à Józef la culture générale et le français, langue véhiculaire dans toute l'Europe éclairée. Celui-ci parle d'ailleurs

quotidiennement cette langue avec sa mère et sa sœur, même s'il apprend en même temps l'allemand et le polonais, à l'instigation de Stanislas-Auguste.

Lorsque le jeune prince visite Varsovie, il passe son temps au palais de Łazienki où tout, le cadre et les hommes qui y évoluent, concourent à donner à cette demeure, fraîchement acquise par le roi, l'air d'un petit Versailles et l'esprit des Lumières ; mais en même temps le neveu du roi fréquente la résidence de sa famille, les Czartoryski, à Puławy, où les poètes dits « sentimentaux » incarnent le rousseauisme et annoncent déjà les tendances romantiques. La cour du roi en promouvant la réforme nationale combat le sarmatisme, celle d'Izabela Czartoryska fait ressusciter les traditions sarmates. Du point de vue politique, l'une mise sur l'alliance de la Pologne avec la Russie de Catherine II, l'autre, craignant les prétendues velléités absolutistes du roi, se drape dans un patriotisme nobiliaire.

Quand il revient à Vienne, le prince Józef, plonge de nouveau dans l'atmosphère des Lumières à leur apogée sous le règne de l'empereur Joseph II. Cependant, dans les derniers opéras, en particulier dans *La flûte enchantée* (1791), et dans les dernières symphonies de Mozart transparait déjà un esprit nouveau qui sape le classicisme musical. À la même époque, le futur acteur des guerres napoléoniennes brille dans des salons viennois où tout le monde danse la valse : elle a gagné ses lettres de noblesse grâce à une scène de bal dans *Les souffrances du jeune Werther* (1774) de Goethe. Il est donc clair que le jeune Poniatowski se trouve sous l'influence des tendances très diverses, parfois contradictoires.

Józef Poniatowski, connu également par son sobriquet Pepi étant un diminutif tchèque de son prénom, est entré au panthéon polonais surtout comme un héros-guerrier. Essayons donc tout d'abord de confronter les faits avec la légende. Dès son plus jeune âge, Józef excelle dans des exercices du corps. Il commence sa carrière militaire dans l'armée autrichienne et, vu sa belle prestance de cavalier et ses relations il avance vite, si bien qu'au bout de trois

ans de son service il est élevé au grade de major puis de colonel. En 1784, l'empereur Joseph II, dans l'espoir d'attirer la noblesse polonaise dans son armée, confie au prince Józef la création d'un régiment de cavalerie polonais à Lemberg (Lwów), ville incorporée à l'Autriche après le premier partage de la Pologne en 1772. Soit dit en passant, beaucoup de familles nobles et aristocratiques procédaient alors au retournement de leur loyauté nationale pour s'engager dans les armées des copartageants. Le service du prince Józef dans l'armée autrichienne n'a donc rien d'exceptionnel et se justifie dans la mesure où Stanislas-Auguste, qui comptait ainsi influencer l'empereur autrichien et son attitude envers la Pologne, y avait consenti formellement.

En 1788, lors de la guerre contre la Turquie menée conjointement par la Russie de Catherine II et l'empereur d'Autriche, celui-ci nomme le prince Poniatowski son aide de camp. Rappelons qu'au début de cette guerre, la Pologne est alliée de la Russie. La deuxième mise sinon sur une aide militaire au moins sur une neutralité de la première. La rencontre du roi de Pologne et de l'impératrice de Russie, à Kaniów, en 1787, devait d'ailleurs sceller cette alliance, mais n'a abouti à rien de concret. Le prince Józef qui accompagne son oncle dans ce voyage en Ukraine, est présenté à Catherine à Kiev : c'est alors qu'elle observe qu'il ressemble à Stanislas-Auguste, son ancien amant, « mais tel qu'[elle l'a] connu voici vingt ans ».

Józef a son baptême du feu, en avril 1788, sous les murs de la place forte de Chabats en Serbie. Abandonné par ses soldats lors de l'assaut de cette citadelle, il est grièvement blessé à la jambe par une balle turque.

En juin 1789, la diète polonaise, dite la Grande, qui cherche à réformer le pays et à l'affranchir de la tutelle russe, a rappelé sous les drapeaux tous les officiers au service à l'étranger, dont le prince Józef. En août, il intègre l'armée polonaise en tant que général major et il est chargé de la réorganiser avec le concours d'autres officiers, entre autres Tadeusz Kościuszko auréolé par ses combats en Amérique. Pendant la guerre polono-russe, qui commence en mai

1792, Poniatowski est promu au commandement suprême et se rend au camp de Tulczyn en Ukraine pour défendre la patrie et la Constitution du 3 mai 1791. Pendant trois mois l'armée polonaise de quelque 37 000 hommes résiste à l'armée russe de 97 000 hommes.

Malgré une situation désespérée, le généralissime Poniatowski a réussi à discipliner et à faire reculer ses troupes en bon ordre tout en faisant face à l'armée russe bien aguerrie et commandée par des généraux expérimentés, dont le général Koutouzov. Le 18 juin 1792, les Polonais ont remporté une victoire à Zieleńce. C'est à l'occasion de cette victoire hautement symbolique que le roi Stanislas-Auguste a institué la Croix de la valeur militaire *Virtuti militari*. À la lumière de ces faits, on ne saurait donc qualifier, comme le fait le général Zajączek dans son opuscule déjà cité, la campagne de 1792 de « ridicule ». Contrairement à la légende romantique, le prince Poniatowski a montré au cours de cette campagne son sens des responsabilités, sa lucidité et ses talents d'excellent organisateur et de fin tacticien.

Autant le prince Józef se distingue pendant la campagne de 1792, autant il est loin de briller lors de l'insurrection de Kościuszko, qui éclate deux ans plus tard, après le deuxième partage de la Pologne (1793) : malgré son courage habituel qui frise parfois la bravade, il ne remporte aucune victoire mémorable. Nommé commandant d'une ligne de défense importante pendant le siège de Varsovie, il se laisse surprendre par les Prussiens qui le battent également lors des derniers combats sur le fleuve Bzura. Ses relations avec d'autres généraux, en particulier Dąbrowski et Zajączek sont tendues, celles avec Kościuszko, marquées par la gêne.

On ne peut pas s'empêcher de penser que l'ex-généralissime se sent lésé, et il faut chercher la source de son amertume à Bruxelles où il s'était retiré, après la campagne de 1792. En effet, lors de son passage dans cette ville Kościuszko n'a pas averti Poniatowski des préparatifs de l'insurrection. En outre, arrivé à Varsovie à l'instigation du roi lui-même qui se sentait de plus en

plus menacé par une tournure jacobine de cette insurrection, Poniatowski a dû se soumettre aux ordres de ses anciens subordonnés.

Même si, certains jours, le prince revêtait la souquenille paysanne dont le port, après la victoire de Kościuszko à Raławice (4 avril 1794), était un signe d'appartenance à l'insurrection, il s'en accommodait mal. « Son éducation, ses habitudes militaires, ses airs d'aristocrate - remarque à juste titre Claude Pasteur – cadraient décidément mal avec l'esprit révolutionnaire ». D'ailleurs, on se méfiait de Józef Poniatowski car sa situation était fort ambiguë : à Bruxelles, il s'entourait d'immigrés français royalistes, à Varsovie il défendait le roi contre la colère de la population qui accusait ce dernier de trahison en raison de son adhésion à la confédération de Targowica qui, fomentée à l'instigation de la Russie, avait renversé la Constitution du 3 mai en précipitant ainsi le deuxième partage de la Pologne.

Décidément, à en croire Askenazy, le prince Józef n'a pas été « un homme de l'insurrection ». L'ironie veut qu'à la fin de la campagne de 1792, il reproche à Stanisław-August de ne pas avoir « armé les villes et émancipé les paysans » ...

La personne non avertie peut penser qu'après avoir participé à deux guerres contre les copartageants, le prince Józef rompt définitivement tous les liens avec eux. Rien de tel. En 1798, il assiste aux funérailles du roi de Pologne, Stanislas-Auguste à Pétersbourg où celui-ci a été forcé de s'exiler après son abdication. Le tsar Paul I^{er} ayant monté sur le trône deux ans plus tôt, rend au neveu du roi défunt les biens séquestrés auparavant par Catherine II et le comble d'honneurs. Bien que Poniatowski décline la proposition de servir dans l'armée russe, le tsar le nomme général-lieutenant et chef du régiment de cuirassier de Kazan. Il le décore également de l'Ordre de Malte. Pendant quelques mois de son séjour à Pétersbourg, les princesses de la cour impériale se disputent cet officier dans les bonnes grâces du tsar.

Les relations du prince Poniatowski avec la cour de Berlin perdurent pratiquement jusqu'à l'arrivée des troupes de Napoléon en Pologne, en 1806. C'est en s'autorisant de leur « amitié » et qualifiant Józef Poniatowski de « son cousin » que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, lui demande alors d'organiser la défense de Varsovie : Poniatowski hésite un certain temps entre l'allégeance à Napoléon, un nouveau maître du pays, et la reconnaissance pour les bienfaits reçus de l'ancien maître de l'un de ses tronçons. Car quatre ans plus tôt, en 1802, le prince Józef a été chaleureusement accueilli à la cour de Berlin : Frédéric-Guillaume lui a décerné les Ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge. Partout fêté, il a été admis à un cercle de courtisans les plus proches du souverain de Prusse. Il se divertissait si bien à Berlin, l'un des centres culturels de l'Europe d'alors où l'on jouait les *Quatre saisons* de Haydn, qu'il voulait y acheter un palais pour s'y installer.

Ici, on peut poser deux questions : pourquoi le prince Poniatowski est si bien accueilli dans les cours des pays copartageants de la Pologne, et pourquoi il se laisse, au moins en apparence, séduire par tout ce grand monde ? Pour répondre à la première question, observons que pour gouverner les territoires polonais récemment acquis, les souverains prussiens, russes et autrichiens courtoisaient, comme par le passé, l'aristocratie polonaise et comptaient sur son ascendant sur la noblesse, toujours bien inféodée aux magnats. La loyauté de ces derniers était d'ailleurs vitale aux intérêts des vieilles monarchies devant les succès fulgurants de Napoléon en Europe. En ce qui concerne Paul I, animé d'une profonde rancune envers sa mère, il a pris le contre-pied de la politique de Catherine II en libérant les dirigeants de l'insurrection polonaise de 1795, dont Tadeusz Kościuszko.

Pour répondre à la seconde question, commençons par les motifs généreux, à savoir patriotiques, qui pouvaient influencer la conduite de Józef Poniatowski envers les souverains des puissances copartageantes. Afin d'améliorer le sort de leur pays démembré, les patriotes penchaient tantôt vers

l'un, tantôt vers l'autre souverain et louvoyaient pour gagner du temps face à une situation politique compliquée en Europe, dont l'issue était très incertaine. Dans une lettre à Napoléon, du 5 janvier 1807, Józef Poniatowski en se leurrant sur les intentions politiques de l'empereur, résume ainsi cette ambiguïté de son comportement et de celui de beaucoup de ses compatriotes : « La position des Polonais est pleine de difficultés ; ils sont sous le joug de trois puissances et contre leur gré, ils sont forcés de servir ces puissances [...] Moi-même, Sire, ne suis-je pas porté sur les cadres de nos envahisseurs comme général russe, autrichien et prussien ? »

D'autre part, sa naissance sur les marches d'un trône et son appartenance à l'aristocratie obligent le prince Poniatowski à des relations plus ou moins cordiales avec les monarchies copartageantes. Celles-ci, d'ailleurs, trouvent une garantie de son anti-bonapartisme dans le fait que, dès 1801, il a accueilli au Palais de Łazienki à Varsovie le futur roi de France, Louis XVIII, et sa famille entourée d'aristocrates et d'immigrés français. Enfin, pour pouvoir mener son train de vie habituel, le prince Joseph a besoin de moyens matériels considérables. Or, l'un des motifs de sa visite à la cour de Berlin est une affaire d'héritage de Stanislas-Auguste Poniatowski : vu les chicanes des fonctionnaires prussiens de Varsovie, le neveu du roi se voit obligé de solliciter l'aide auprès du roi de Prusse.

Selon les témoignages concordants des mémorialistes, après la disparition de la Pologne, en 1795, le deuil national n'a duré que deux ou trois ans. L'aristocratie et l'ensemble de la noblesse possédante se sont assez facilement résignés aux nouvelles dominations étrangères qui avaient habilement préservé la fortune des grandes familles. Les palais de Varsovie, dont certains avaient été vendus et désertés après l'insurrection de Kościuszko, se sont de nouveau remplis de jeunes aristocrates entourés d'essaims de belles femmes.

Le « prince charmant », car c'est ainsi qu'on appelait Józef Poniatowski dans sa jeunesse, malgré son front déjà dégarni qu'il masque sous une perruque,

ne cède en rien à ce beau monde qui vit dans une fausse insouciance. Habitué pendant toute sa vie à dépenser sans compter et dénué de tout sens pratique, il continue à vivre au-dessus de ses moyens. Il partage maintenant son temps entre ses deux somptueuses résidences : le palais Pod Blachą (au toit de cuivre) et celui de Jabłonna, légués par ses deux oncles, les feux roi et primat. Les divertissements s'y succèdent : bals, concerts, cavalcades, parties de chasses et amourettes, ces dernières sinon encouragées au moins tolérées par Henriette de Vauban vieillissante. Cette dame avec laquelle Poniatowski s'était lié lors de son séjour à Bruxelles, régenterait ainsi jusqu'aux secrets de l'alcôve du prince.

Celui-ci, amateur passionné de beau sexe, se livre aussi à d'autres plaisirs : « il possède dans ses écuries des attelages à la viennoise (cinq chevaux), à la polonaise (quatre chevaux), un autre à six étalons arabes, sans oublier les chevaux de selle qui [comptent] parmi les meilleurs du pays ». Les dettes occasionnées par ce train de vie ne cessaient d'augmenter en raison d'un autre passe-temps du prince, celui du jeu de cartes, auquel, d'ailleurs, s'adonnaient toutes les couches de la capitale à la veille et au lendemain de deux derniers partages du pays. Au palais de Jabłonna, on jouait gros : Poniatowski perdait des sommes considérables, alors que la mauvaise administration de ses domaines a provoqué maintes protestations de ses paysans.

Au terme de cet exposé sommaire de la vie du jeune Poniatowski, il convient de demander pourquoi toutes ses faiblesses, cet étalage de luxe et d'indolence qui alimente la chronique scandaleuse des dernières années d'avant l'arrivée des troupes napoléoniennes, ne l'ont guère empêché d'accéder au panthéon national. Askenazy a sans doute raison en affirmant que la légende du prince Pepi est due avant tout à sa lutte pour l'indépendance de la patrie aux côtés des armées de Napoléon et commence à se former à partir de la guerre polono-autrichienne de 1809. Pourtant cette légende, comme chaque légende nationale, résulte également d'un long travail de construction intellectuelle et symbolique. Le mythe de Poniatowski est d'abord forgé par ses compagnons

d'armes et amplifié par étapes, dont voici les plus importantes : mise de son corps embaumé dans le tombeau des rois de Pologne à la cathédrale de Wawel, en 1817, cérémonie d'inauguration de sa statue équestre par Thorvaldsen à Varsovie, en 1829, représentation de sa mort à la bataille de Leipzig par January Suchodolski, peintre romantique et l'un des insurgés polonais de 1830 pour lesquels le prince Poniatowski deviendra une inspiration patriotique.

Comme nous avons déjà observé, à l'époque positiviste, plutôt critique à l'égard de la tradition insurrectionnelle, la légende napoléonienne s'estompe un tout petit peu sans pour autant disparaître complètement : il suffit de rappeler le journal de Rzecki, l'un des protagonistes du roman *La Poupée* de Bolesław Prus ; mais c'est surtout à la charnière du XIX^e et XX^e siècle, ainsi que dans la Pologne de l'entre-deux-guerres que le culte de Józef Poniatowski, instrumentalisé par des intellectuels et hommes politiques, comme Pilsudski, a atteint son apogée : le prince Poniatowski, dont la statue enlevée par la Russie tsariste et rendue par la Russie bolchévique, est érigée, la Place Saski à Varsovie, en 1923, redevient un parangon de patriotisme héroïque et romantique.

L'effacement des ambiguïtés et des travers du jeune Poniatowski, ainsi que de son appartenance, au moins partielle, au monde cosmopolite des Lumières, s'est fait malgré les voix critiques de quelques historiens qui avaient beau protester contre l'idéalisation du prince métamorphosé sous la plume d'Askenazy en Gustaw-Konrad des *Aïeux* de Mickiewicz. Du fait, chaque mythification procède d'une invention à la fois réductrice et amplificatrice à laquelle adhère la nation comme à une référence identitaire. L'existence des héros, incarnation des vertus nationales, constitue une partie intégrante d'un héritage commun et fait rarement l'objet d'une mise en cause. Pourtant, les circonstances historiques et l'évolution de la société peuvent à la longue affecter les pratiques culturelles, dont le culte des héros, et remodeler la mémoire collective. Le personnage de Józef Poniatowski, comme nous avons constaté

juste au début de notre communication, a subi lui aussi les effets de cette reconfiguration qui peut, du reste, être momentanée ou définitive.